

Laval théologique et philosophique



DUNPHY, William B., éd., *Siger de Brabant. Quaestiones in Metaphysicam*. Édition revue de la reportation de Munich. Texte inédit de la reportation de Vienne; MAURER, Armand, éd., *Siger de Brabant. Quaestiones in Metaphysicam*. Texte inédit de la report...

Gérald Allard

Volume 41, numéro 2, juin 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/400183ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/400183ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Allard, G. (1985). Compte rendu de [DUNPHY, William B., éd., *Siger de Brabant. Quaestiones in Metaphysicam*. Édition revue de la reportation de Munich. Texte inédit de la reportation de Vienne; MAURER, Armand, éd., *Siger de Brabant. Quaestiones in Metaphysicam*. Texte inédit de la report...] *Laval théologique et philosophique*, 41(2), 273–274. <https://doi.org/10.7202/400183ar>

d'une telle richesse ne nomme que pour mémoire presque des témoins occidentaux de taille : Hilaire, Ambroise, Jérôme.

Jean DOIGNON

William DUNPHY, **Siger de Brabant. Questiones in Metaphysicam. Édition revue de la reportation de Munich. Texte inédit de la reportation de Vienne.** (Philosophes médiévaux, XXIV). Louvain-la-Neuve, Éditions de l'Institut supérieur de philosophie, 1981. (25 × 16 cm), 457 pages.

Armand MAURER, **Siger de Brabant. Questiones in Metaphysicam. Texte inédit de la reportation de Cambridge. Édition revue de la reportation de Paris** (Philosophes médiévaux, XXV). *Ibidem*, 1983. (25 × 16 cm), 480 pages.

C'est une contribution importante à l'histoire de la philosophie médiévale, et à la philosophie tout court, qui nous est offerte dans ces deux volumes de la Collection *Philosophes médiévaux*. Le commentaire sur la *Métaphysique* est l'œuvre principale de Siger de Brabant. On en a retrouvé depuis quelques années quatre reportations très différentes, qu'on possède désormais en une excellente édition critique.

W. Dunphy publie les reportations de Munich (M) et de Vienne (V). V est publié pour la première fois ; c'est la version qui semble refléter le plus fidèlement l'exposé oral du maître, qui y discute plusieurs problèmes d'un vif intérêt. A. Maurer nous donne les reportations de Cambridge (C) et de Paris (P). La première est la plus étendue des quatre et la plus riche par le nombre de questions traitées et par l'ampleur des développements. Ce texte capital était encore inédit. Nous y reviendrons.

L'un et l'autre volumes sont précédés d'une introduction où les chercheurs examinent comme à l'accoutumée les questions de manuscrits, de datation, de sources historiques ayant inspiré l'auteur en question. Ce genre de textes ordinairement est intéressant d'abord et avant tout pour les philologues ; cette fois les introductions, quoique brèves au point d'être effacées, ont de quoi retenir l'attention de ceux qui sont intéressés par la substance même des débats dans lesquels Siger de Brabant s'était engagé. Par exemple, le professeur Dunphy (tome XXIV) nous apprend que la reportation M a été mutilée volontai-

rement à quelques endroits — on nous fournit même une dramatique reproduction d'une page biffée à coup de gros traits noirs —, et que dans la reportation V le nom de Siger a été remplacé systématiquement par celui de Pierre d'Auvergne. Ainsi traitait-on, faut-il croire, les œuvres de ceux qui étaient condamnés par les autorités. Le professeur Maurer (tome XXV), pour sa part, souligne la complexité des relations entre Siger de Brabant et Thomas d'Aquin. Il montre par exemple que la reportation C nous permet de voir un Siger de Brabant préférant son interprétation d'un texte d'Aristote à celles de Thomas d'Aquin et d'Averroès ou s'opposant à la distinction toute thomiste entre l'être et l'essence ; mais d'autre part suivant la position de l'Aquiniste sur les questions de la différence entre la théologie et la métaphysique et la supériorité de l'une sur l'autre. Se dessine ainsi l'esquisse d'un penseur sûr de lui, mais qui fut maltraité par ses contemporains et par l'histoire ; d'un commentateur hardi et original de cet Aristote dont les textes sont depuis le début la source de tant d'énigmes.

Signalons quelques textes révélateurs. Dans la reportation C (livre IV, question B), après avoir affirmé, à la suite d'Aristote, que la métaphysique est la science la plus certaine, Siger distingue longuement la métaphysique de la théologie (livre VI, commentaire), en soutenant entre autres que la théologie est plus certaine que la métaphysique. Ailleurs, toujours dans la reportation C (livre 5, question 41), examinant la question des pouvoirs magiques, Siger se demande si la magie doit s'expliquer par l'intervention d'êtres spirituels contrôlés par les paroles et les gestes des magiciens. Fidèle disciple d'Aristote, il affirme que ce sont finalement les corps célestes qui doivent servir d'explication aux phénomènes « miraculeux ». Par ailleurs, il prend la peine de rappeler que la foi chrétienne conduisait plus directement à supposer que la magie était le fait de démons, d'êtres spirituels doués de volonté et capables d'agir directement sur le monde physique. Siger distingue ici entre ce qu'il sait et ce qu'il croit (« unum scio, aliud autem credo ») : il sait ce que Aristote pensait et il n'a pas l'intention de rejeter ce qu'il doit croire. Rappelons ensuite que Thomas d'Aquin a toujours cherché à minimiser l'opposition entre Aristote et la Bible, par exemple en soutenant que la doctrine aristotélicienne de l'éternité du monde n'est, aux yeux d'Aristote lui-même, que probable. Siger, pour sa part, accuse (livre 3, question 15) ceux qui agissent ainsi de cacher la pensée d'Aristote : fort d'une distinction

radicale entre les domaines de la foi et de la raison, il cherche au contraire à manifester le plus clairement possible les positions de celui qui est pour lui le Philosophe. Car il est d'avis que ceux qui croient des faussetés en raison de ce qu'ils sont habitués à entendre « peuvent retrouver la vérité par l'habitude d'entendre le contraire de ce qu'ils ont entendu auparavant et par des preuves tirées de ce qui est évident aux sens » (livre 2, question 25). Cette thèse suppose finalement une foi inébranlable en un principe fondamental, celui de la causalité : « pour ce qui est des choses naturelles, n'importe quoi ne peut pas sortir de n'importe quoi, mais quelque chose de déterminé sort de quelque chose de déterminé par un intermédiaire déterminé » (voir la fin de la question : pourquoi il arrive qu'un adulte ne peut pas devenir un enfant, ni du sang un morceau de pain, et vice versa).

Ces quelques indications permettront sans doute de mieux comprendre l'affirmation de Maurer : « ... dans ses écrits, le maître brabançon insiste sur l'autonomie de la philosophie et sa liberté de recherche, même si parfois ses conclusions peuvent être opposées à la foi chrétienne. » (page 19 du tome XXV) Et cette autre de Dunphy : « ... on peut se demander si le temps n'est pas venu de parler d'une "philosophie sigérienne". Ou du moins, étant donné que la plupart de ses écrits sont des commentaires de ceux du Stagirite, on pourrait parler d'une "interprétation sigérienne d'Aristote" ou d'un "aristotélisme sigérien". » De quoi se souvenir du fait que Dante plaçait Siger au Paradis et mettait dans la bouche de Thomas d'Aquin un magnifique éloge de cet « esprit aux graves pensées... qui établit des vérités qu'on lui envia ». Autant de thèmes et de questions philosophiques et historiques passionnantes pour l'étude desquelles ces deux volumes sont des instruments indispensables.

Gérald ALLARD

Phénoménologie et métaphysique, publié sous la direction de J.-L. MARION et G. PLANTY-BONJOUR, P.U.F., coll. Épiméthée, Paris, 1984, 278 pages.

La collection Épiméthée gravite depuis sa fondation autour de ceux que l'on a baptisé les trois « H » : Hegel, Husserl et Heidegger. Gadamer raconte parfois que les Français ont découvert les trois H en même temps et sans vraiment s'aviser des différences qui séparent leurs intentions phi-

losophiques. C'est que la découverte simultanée des trois H fit l'effet d'une bombe H en France, faisant éclater les cadres dogmatiques de la philosophie traditionnelle. La nouvelle collection Épiméthée, qui affiche une vigueur extraordinaire sous la direction de J.-L. Marion, renoue avec les trois H dans cet ouvrage qui s'intéresse à leurs concepts respectifs de phénoménologie, de toute évidence central chez les trois philosophes. Comprendra-t-on cette fois que la signification de la phénoménologie n'est pas la même chez les trois maîtres du « pur regard » ? Il semble que oui. Cependant Marion laisse entendre, non sans raison, que la phénoménologie apparaît à chaque fois comme une percée libératrice « à travers la métaphysique, ou plutôt hors d'elle » (10). À l'ère de l'achèvement ou du crépuscule de la métaphysique, le temps paraît venu de mesurer les chances de l'ouverture phénoménologique. C'est le sens et la promesse de ce recueil qui consacre trois études à chacun des trois H.

Les trois contributions sur Hegel reprennent la question tant débattue, peut-être trop (parce que souvent la philologie immanente remplace le débat de fond — ce qui ne sera pas le cas ici), de la place de la phénoménologie dans le système hégélien. 1) O. Pöggeler voit à l'œuvre dans la *Phénoménologie de l'esprit* (= *Ph.E.*) l'expérience d'un apprentissage exemplaire qui conduit à la maîtrise par la conscience des déterminations logiques fondamentales. Il rappelle à l'occasion que l'esprit absolu se présente toujours chez Hegel selon le modèle de la reconnaissance (22, 23, 29), thèse d'une constance systématique, dont les hégéliens tardent à saisir l'ampleur. 2) D'après D. Souche-Dagues, la *Ph.E.* naîtrait de la difficulté d'élever la réflexion philosophique à la vérité de la chose même. Elle reconnaît une importance de premier plan au chapitre « Raison » puisque c'est en lui que doit être exorcisée la différence entre la réflexion du penseur et celle de la chose. Le chapitre « Raison » porte, pour ainsi dire, tout l'argument de la *Ph.E.*, car il doit démontrer que le passage de la conscience à l'esprit incarne le but de l'expérience de la conscience. 3) Dans un article qui résume bien l'état de la discussion, G. Planty-Bonjour suggère que la *Ph.E.* appartient à la période pré-spéculative de Hegel, un peu comme la *Dissertation de 1770* appartient encore à la période pré-critique de Kant. Thèse qui recevrait sans doute la bénédiction du dernier Hegel, encore qu'il reste à prouver que la philosophie spéculative est capable de la même concrétion que la *Ph.E.* L'actualité de la *Ph.E.* découle